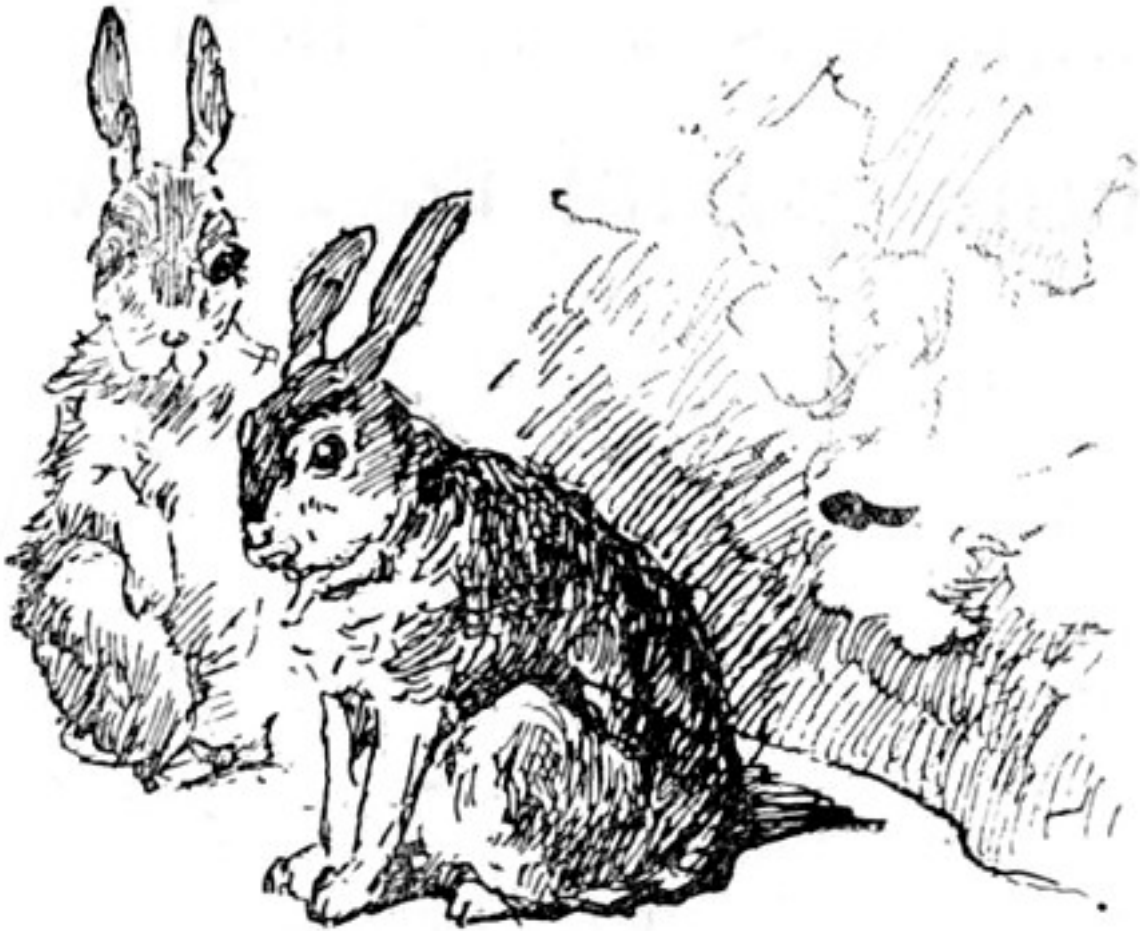


Une vengeance de Jeannot Lapin

ou

Aide-toi toi-même



Auteur : Jules Masson

Édité en 1888 par Hachette

Mise en forme : Cyrille Largillier

I. Un dangereux ennemi

C'était une vieille forêt, si vaste et si épaisse que les hommes y pénétraient rarement.

Dans cette forêt, sur une côte couverte de bruyères en fleurs, Jeannotte Lapine avait creusé son terrier par les belles nuits d'automne. Trois couléés partant, l'une du pied d'un gros châtaignier, la seconde de la base d'un petit rocher, la troisième d'une touffe de romarin, aboutissaient à une chambre ronde dans laquelle Jeannotte s'était installée avec maître Jeannot, son mari.

Lorsque vint le printemps, notre lapine mit au monde trois jolis lapereaux, et, pour que les chéris eussent bien chaud, elle les coucha dans un lit fait avec le poil qu'elle arracha elle-même de son ventre.

Les deux époux vivaient contents, et déjà la mère pensait à l'heureux moment où elle verrait ses petits folâtrer au clair de la lune, parmi la bruyère.

Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée.

Un jour, un méchant renard, chassé de son pays pour tous les méfaits qu'il avait commis, vint s'établir dans le coin de forêt qu'habitait Jeannot.

Le coquin n'eut pas de peine à découvrir le terrier de celui-ci.

Il s'assit à la base du petit rocher et se dit à lui-même : « Tiens, tiens, J'ai trouvé mon affaire ; en agrandissant cette coulée, je serai très bien ici....., sans compter qu'au fond je dénicherai quelques lapereaux tendres et gras dont je me régalerai. Eh ! Eh ! »



Et le scélérat passait, d'un air de gourmandise, sa langue sur son museau pointu.

Le soir même, il se mit à gratter la terre pour élargir le trou.

Jeannot et Jeannotte s'aperçurent bientôt du danger qui les menaçait.

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu, dit le lapin à sa femme, nos pauvres enfants sont perdus ! Quel malheur !

— Grand nigaud ! répondit Jeannotte, qui était une personne de tête, est-ce en pleurnichant que tu les sauveras ? Va-t'en vite chez nos amis de la garenne voisine, et demande-leur asile. »

II. Les mauvais voisins

Jeannot sortit par la coulée du châtaignier sans que le renard le vit, et il se rendit chez l'un de ses camarades d'enfance, qui habitait à cent mètres de là.

« Mon ami, lui dit-il, je viens te demander un grand service. Nous sommes assiégés par un vilain renard, qui veut prendre mon terrier ; je t'en prie, recueille chez toi, pour quelque temps, ma Jeannotte et mes petits.

— Merci bien de l'occasion ! Si vous veniez ici, le renard y viendrait sans doute aussi et mangerait les deux familles. Ce serait un fameux régal pour lui ! Ne compte pas sur moi, mon cher. Va voir mon voisin, qui loge là-bas sous la lambrusque : son terrier est très profond ; vous pourrez vous arranger ensemble. »

Jeannot, pas trop content, comme vous pensez, sortit sans dire adieu et courut chez le voisin de la lambrusque. Celui-ci n'eut pas plus tôt entendu la proposition de l'infortuné lapin qu'il s'écria :

« Impossible, cher monsieur, impossible ! Avec ma femme et mes cinq petits nous sommes déjà à l'étroit ici. Que serait-ce si vous y veniez aussi !

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant. Je suis vraiment désolé de vous refuser, mais... »

Jeannot n'en écouta pas davantage ; il revint chez lui en toute hâte, désespéré et la rage dans le cœur.

Et le renard creusait toujours, et, peu à peu, il se rapprochait des lapereaux.

« Crois-tu qu'ils m'ont refusé, dit Jeannot à sa femme, oui, refusé. Oh ! les lâches, les sans-cœurs !

— Ne perds pas ton temps à les injurier ; cela ne sert à rien, reprit Jeannotte. Va plutôt trouver le lion notre roi, et expose-lui notre malheureuse position ; il enverra peut-être quelqu'un à notre secours.

— Est-ce que je sais, moi, où demeure le roi ?



— Au milieu de la forêt ; d'ailleurs, tu te renseigneras chemin faisant : un grand personnage comme le roi est toujours facile à trouver.

— Mais, pendant mon absence, le renard mangera nos petits.

— Bah ! ne crains rien ; Je creuserai notre terrier plus profondément, et il ne nous atteindra pas de sitôt.

— Alors, je pars dès ce soir, »

III. Grand voyage dans la forêt

Ce n'était pas une petite entreprise que d'aller parler au roi. Il fallait traverser une bonne moitié de l'immense forêt, échapper aux loups et aux renards, se garder aussi des hardis putois, des martes à la longue queue, des fouines au corps mince, et des belettes au nez pointu.

Dès que la lune parut au ciel, Jeannot, sans attendre l'arrivée du renard, sortit de son terrier et s'enfonça bravement dans les profondeurs de la forêt. Il courut deux heures durant, traversa un bois de sapins et un bois de hêtres, puis rencontra une clairière toute remplie de genêts d'or au beau milieu de laquelle un lièvre faisait sa toilette.

« Bonsoir, ami, lui dit Jeannot ; ne pourriez-vous m'indiquer le chemin qui conduit à la cour du roi ?

— À la cour du roi ? Ma foi ! je n'y suis jamais allé, camarade, mais J'en ai oui parler à mon grand-père, qui avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse. Suivez le sentier qui longe ces vieux chênes, et marchez à toute vitesse jusqu'au soleil levant. Vous apercevrez alors une petite mare à votre gauche. Là vous vous arrêterez pour demander de nouveaux renseignements.

— Grand merci !

— Un mot encore : si vous voyez le roi, priez-le donc de manger quelques-uns de ces chasseurs qui tirent sur nous dans les champs.

— Je n'oublierai pas ; au revoir ! »

Jeannot suivit le sentier ; celui-ci gravissait le flanc d'une colline sur laquelle notre voyageur trouva, fort à point pour apaiser sa faim, quantité de thym et de serpolet.

Dès que l'aube parut, Jeannot découvrit, suivant la promesse du lièvre, une mare jaune sur les bords de laquelle coassaient une légion de grenouilles. À l'arrivée du lapin, les braves bêtes plongèrent dans l'eau à qui mieux mieux. Puis elles reparurent à la surface, regardant fixement le trouble-fête avec leurs gros yeux ronds cerclés d'or. Jeannot n'avait pas l'air bien méchant sans doute, car une maman grenouille se hasarda à sortir de l'eau.

« Madame la grenouille, lui demanda alors Jeannot, tout essoufflé, le chemin pour aller à la cour du roi, s'il vous plait ?

— Ah ! ah ! attendez un peu que je me souviene... Il me semble avoir entendu dire à un merle qui est venu boire ici maintes fois, que, pour y aller, il fallait traverser de grands taillis de sapins, puis une immense prairie ; mais, après Cela, je ne sais plus. »

Jeannot, bien qu'il fût presque épuisé de fatigue, ne prit pas un instant de repos.

La pensée du péril que couraient sa femme et ses enfants lui donnait de nouvelles forces ; il bondit en avant et se perdit bientôt dans la masse sombre des sapins.



« Eh ! monsieur le lapin, cria la grenouille, si vous voyez le roi, recommandez-lui de nous débarrasser des couleuvres d'eau qui nous dévorent. »

Mais Jeannot était déjà loin. Il allait comme le vent, et, bientôt, il déboucha dans la grande prairie qu'il traversa sans ralentir son allure, foulant aux pieds les hautes herbes fines, les campanules bleues, les digitales rouges, les primevères et les boutons d'or.

De l'autre côté de la prairie, la forêt, l'interminable forêt, recommençait.

Arrivé à la lisière, Jeannot s'arrêta et vit un rossignol perché sur un mélèze.

« Rossignol, mon beau chanteur, fit-il en soupirant, montrez-moi le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la cour du roi.

— Le roi demeure au milieu du bois que vous voyez devant vous.

— Enfin ! m'y voici, s'écria Jeannot. Ah, merci ! bon rossignol.

— Est-ce que vous allez parler au roi ?

— Oui.

— Eh bien ! dites-lui donc en même temps qu'il chasse de cette forêt les émouchets et les chats-huants ; vous me rendrez un vrai service.

— Comptez-y, je n'oublierai certes pas votre commission. »

IV. La cour du roi

Jeannot examina pendant quelques instants le bois qui s'étendait devant lui. Il était composé de chênes plusieurs fois centenaires, de hêtres d'une hauteur prodigieuse, de charmes qui portaient d'énormes nœuds, de bouleaux dont la blancheur tranchait sur le fond noir du bois. Tous ces grands arbres, qui n'avaient jamais été émondés, mêlaient et confondaient leurs branches autour desquelles s'enlaçaient des lianes de toutes sortes, tandis que leurs troncs énormes disparaissaient presque sous d'épaisses broussailles que la main des hommes n'avait jamais attaquées.

Sans hésiter, Jeannot s'engagea entre les épines noires qui couvraient le sol et marcha pendant un quart d'heure environ.

Soudain, un bruit épouvantable, semblable au grondement du tonnerre, l'arrêta net.

Tremblant de tous ses membres, l'infortuné voyageur se blottit dans une taupinière, au pied d'un énorme bouleau.

Devant son nez, dans la mousse, un museau de petite souris, fin et soyeux, parut.

« Qu'avez-vous donc, mon pauvre lapin, demanda la gentille rongeuse ?

— Ce que j'ai ! mais, n'avez-vous pas entendu ?

— Ah, oui ! je sais-ce que vous voulez dire, le coup de tonnerre, n'est-ce pas ?

— Certainement.



— Eh bien ! c'est le roi qui vient de se lever, et il salue ainsi, par un rugissement, les grands de sa cour.

— Le roi ! oh ! montrez-le-moi, je vous en prie.

— C'est facile ; regardez entre ces deux feuilles de lierre. »

Juste en face de lui, Jeannot vit une caverne profonde devant laquelle était assis un lion colossal. Le pauvre lapin ne considéra pas sans frémir jusqu'au bout de ses oreilles, la large face du roi où flamboyaient deux yeux terribles, l'épaisse et rude crinière qui recouvrait son cou, et ses énormes pattes aux griffes longues et acérées. Devant le souverain, se tenaient, couchés en rond, tous les grands de la cour : au premier rang le tigre, l'éléphant, la panthère, le jaguar ; puis venaient l'ours, le léopard, le loup, le sanglier, l'hyène et le chacal.

Sur un signe du roi, toute la cour se leva, et chaque personnage vint, par ordre d'importance, saluer le maître.

V. Un bon conseil

« Et dire, murmurait Jeannot pendant ce temps, et dire qu'il faut que j'aille lui parler.

— Hein, quoi ? demanda la petite souris ; vous voulez parler au roi ! » Et elle ajouta, en se moquant : « Pourquoi donc faire, bon Dieu ? »

Le lapin raconta son malheur.

Lorsqu'il eut fini :

« Mais, mon pauvre ami, reprit la souris de sa petite voix flûtée, qu'est-ce que vous voulez que tout cela fasse au roi ?

— Comment, qu'est-ce que je veux que ça lui fasse ! puisqu'il est le roi ?

— Sans doute qu'il est le roi, c'est-à-dire le maître de manger qui lui plait et quand il lui plait, sans que personne ose le contrarier. Le reste lui est bien égal ; le renard peut croquer vos petits, allez, cela n'empêchera pas notre seigneur le lion de digérer à son aise.

— Pourtant.

— Supposons un instant qu'il consente à vous écouter et à vous protéger si vous arrivez jusqu'à lui ; mais est-ce que cela est possible ? Dès le premier pas, vous serez dévoré par le loup ; si vous échappez au loup, l'ours ne vous manquera pas ; si l'ours vous manque, assurément vous périrez sous une autre griffe.

— Et mes petits ! s'écria le malheureux lapin, je veux pourtant sauver mes petits ! Je périrai, soit, mais j'irai !

— Que tu es bête, Jeannot, fit la souris, qui devenait familière. Quand on t'aura croqué, tes petits en seront-ils mieux ?

— Non, au contraire !... Mais que faire, alors, que faire ?

— T'en retourner chez toi sans plus tarder, et, au lieu de perdre ton temps à aller demander du secours à tes amis, à tes voisins ou au roi, essayer de te tirer d'affaire toi-même : c'est beaucoup plus sûr.

— Ma foi, tu as peut-être raison, souris.

— Tu commences à le croire : c'est heureux. Allons, regagne donc ton terrier ! »

Jeannot ne se fit pas prier davantage ; Il bondit comme s'il avait un chien à ses trousses dans la direction de son terrier.



Le long du chemin, il répéta au rossignol, aux grenouilles et au lièvre, qui l'attendaient avec impatience, ce que lui avait dit la petite souris :

« Tâchez de vous tirer d'affaire vous-mêmes ; c'est ce qu'il y a de plus sûr. »

VI. Le retour au terrier

Après deux jours et une nuit de course folle, Jeannot, mourant de faim et de fatigue, rongé d'inquiétude, rentra dans son terrier par la coulée du romarin.

Il retrouva sa femme et ses petits vivants et en bonne santé. Je vous laisse à penser s'ils furent tous heureux de se revoir et de se caresser. Malheureusement, on n'avait guère de temps à donner aux joies de la famille.

« Eh bien, demanda Jeannotte, où en sommes-nous ?

— Juste au point où nous en étions le jour de mon départ.

— Pas possible ?

— Hélas ! si. »

Et Jeannot raconta son voyage, sans omettre sa conversation avec la souris.

« En fin de compte, reprit Jeannotte, tu ne nous rapportes qu'un conseil ; il est vrai qu'il me paraît bon, et nous allons tâcher d'en profiter.

— C'est bientôt dit, cela ; mais, comment ?

— Écoute ; tu vois que je n'ai pas perdu mon temps pendant ton absence : j'ai creusé notre terrier les journées entières, et le renard n'est pas près de nous atteindre. Pourtant, en sortant pour prendre un peu de nourriture, j'ai examiné la coulée dans laquelle il s'est introduit, et j'ai remarqué que le rocher penche beaucoup sur l'entrée.

— Eh bien ?!

— Eh bien, il suffirait d'enlever un peu de terre sous le rocher pour le faire ébouler, et alors l'entrée serait bouchée.

— Mais nous serions écrasés !

— Point du tout.

— Je ne comprends pas bien.

— C'est pourtant simple. Le renard ne vient que la nuit ; pendant toute la journée, nous pouvons creuser la terre sous le rocher, jusqu'à ce que celui-ci ne soit plus guère solide, ce dont nous nous assurerons en dansant légèrement dessus. Nous rentrons ensuite chez nous ; puis, lorsque le renard reviendra, nous sortirons à la sourdine par une autre coulée, nous sauterons de toutes nos forces sur le rocher, qui tombera, et notre maître coquin sera pris. Qu'en dis-tu ?

— Je dis, ma chérie, que tu vaux ton pesant d'or et que nous nous mettrons à l'œuvre dès qu'il fera jour ».

VII. Le châtiment du méchant

Jeannot et Jeannotte se mirent si bien à l'œuvre et travaillèrent avec tant d'entrain qu'à la nuit tombante, lorsque l'assiégeant revint, le rocher frémissait sur sa base à la moindre secousse.

Le renard, sans défiance, s'engagea dans la coulée pour reprendre sa besogne.

C'était là que Jeannot l'attendait. Il sort avec la lapine, l'un et l'autre bondissent sur le rocher et exécutent trois ou quatre belles cabrioles ; la lourde pierre s'incline, s'incline de plus en plus vers l'ouverture. Cependant le renard, ayant entendu un léger bruit, sort en toute hâte ; mais, juste au moment où il allait s'enfuir, le rocher tombe sur sa queue, sur sa belle queue empanachée.



Il ne put retenir un glapisement de douleur.

« Ah ! ah ! lui cria-Jeannot en rentrant dans son terrier, misérable, scélérat, voleur, te voilà pris cette fois ! hein, qu'en dis-tu, ce n'est pas mal imaginé ? Maintenant, sauve-toi de là toi-même ! comme disait la petite souris. »

Mais le rocher était bien lourd. Le renard avait beau tirer de tous les côtés. Il ne pouvait dégager sa pauvre queue. Enfin, le prisonnier fit un effort suprême et réussit à s'enfuir, mais il laissa une partie de sa queue, que le rocher ne voulut pas lâcher.

Or, comme il n'y a pas au monde de plus grande honte pour un renard que de perdre sa queue, celui-ci quitta la forêt et même le pays, où on ne le revit jamais plus.

Et Jeannot et Jeannotte et les petits Jeannottins vécurent heureux.

Et, lorsque vint l'automne, ils prirent tous ensemble leurs ébats, au clair de la lune, parmi les bruyères en fleur.